CARLOS MANUEL ÁLVAREZ



SALE GUERRE

TRADUIT PAR ERIC REYES ROHER

MĒMOIRE D'ENCRIER

LA HAVANE EST UN PEU CELA POUR QUI LA CONNAÎT, UNE VILLE AUX NOMBREUSES TRISTESSES ERRANTES.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

SALE GUERRE

CARLOS MANUEL ÁLVAREZ

SALE GUERRE

TRADUIT DE
L'ESPAGNOL (CUBA) PAR

ERIC REYES ROHER



COLLECTION
VOC/ZES

Sale guerre de Carlos Manuel Álvarez est le sixième titre de la collection Voc/zes, dirigée par Marc Charron.

La collection *Voc/zes* se veut le carrefour des voix littéraires nouvelles de l'Amérique latine, du Río Grande au nord jusqu'à la Terre de Feu au sud, en passant par la Caraïbe hispanophone et le sous-continent brésilien.

Mémoire d'encrier prend acte de ces voix en s'engageant à les traduire pour mieux les donner à entendre. Les auteurs et autrices publiés dans la collection *Voc/zes* sont là pour rappeler qu'il existe une autre façon américaine, une façon autrement américaine, d'exprimer l'appartenance à notre vaste continent.

Voc/zes, l'espace où s'amplifient les voix littéraires de l'Amérique latine d'aujourd'hui.

DANS LA COLLECTION

Maisons vides, Brenda Navarro (roman)
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Sarah Mustad

Tomber, Carlos Manuel Álvarez (roman)
Traduit de l'espagnol (Cuba) par Eric Reyes Roher

Des cendres dans la bouche (roman)
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Sarah Mustad

L'envers de la peau, Jeferson Tenório (roman)
Traduit du portugais (Brésil) par Lara Bourdin et Emanuella Feix

Silence animal, Vanessa Londoño (roman)
Traduit de l'espagnol (Colombie) par Sarah Mustad

Je songe à une Guerre de droit ou de force,
de logique bien imprévue.

Arthur Rimabaud

Après ça, de nos jours c'est bien visible,
la guerre qui a été menée est une
sale guerre.

José Lezama Lima

I

VIES MODERNES

MIAMI BEACH

Le bruit des avions striait le ciel interminable de México. Je ne pouvais rester plus longtemps dans cette ville. J'ai pris un vol jusqu'à la frontière nord. Je suis entré par le sud et trois jours durant, j'ai traversé en autocar les États du Texas, de la Louisiane, du Mississippi et une partie de l'Alabama, avant de me faire aspirer dans l'entonnoir de la Floride. J'ai vu les ciels malades. J'ai vu les rues et leurs stands de *street food* et les stations-service profondes de l'Amérique. Sur la carte, tu te déplaces de gauche à droite sur la terre ferme, avant de tomber soudain dans ce trou.

Mon amie Elis m'a hébergé chez elle, dans un trois-pièces sur une île au nord de Miami Beach. Elle était venue me chercher à Tampa, dans sa Toyota blanche. Ma voisine d'enfance, avec qui je partageais l'habitacle étroit, unis par une vie antérieure. Vingt ans plus tard, elle avait décidé d'honorer ce passé commun.

— Tu restes le temps que tu voudras.

À l'époque, elle n'avait pas encore emménagé avec le Fanatique et ne travaillait pas comme vendeuse dans une galerie d'art. Elle avalait quelques gorgées de café, puis le déposait dans le porte-gobelet entre les sièges avant de la voiture. Elle s'habillait en noir, affichait des cernes sombres et une montre Swatch de la même couleur.

Les fenêtres ouvertes.

— Je ne voudrais pas déranger, je prendrai un appartement dès que j'aurai trouvé du travail.

Elis m'a jeté un regard circonspect, comme si quelqu'un de mon espèce pouvait ne pas trouver du travail ou comme si cela n'arrivait jamais. Franchement, qu'avait-elle voulu dire ?

— Bien entendu, mais en attendant, tu es le bienvenu chez moi. Tu vas adorer mes colocs.

Son amabilité la rendait d'autant plus étrange à mes yeux. C'est-à-dire, ce n'était pas une connaissance à proprement parler. Nous avions fréquenté la même école primaire, le même quartier, nos familles s'étaient sans doute rendues service, rien d'autre.

— Comment va ton père ?

— Malade, ai-je répondu.

— Et ta mère ?

— Pas là.

Je n'étais pas à l'aise dans ce siège, éloigné de tout le monde. Le vent soufflait sur mon visage, j'ai choisi de me focaliser là-dessus. Elis tenait le volant d'une main, son café de l'autre. Sa conduite était décontractée. Je le lui ai dit, puis je n'ai plus rien dit pendant un moment.

— C'est ce que je fais le plus clair de mon temps, a-t-elle répondu, je conduis.

La route scindait en deux la ligne d'horizon. La voiture progressait comme une paire de ciseaux coupant la surface. Jusqu'à ce que je m'abandonne au sommeil. Elis m'a réveillé au sous-sol de son immeuble. Nous avons pris l'ascenseur jusqu'à son appartement du troisième étage, au milieu d'un couloir peint en blanc. Escaliers de secours au fond.

Cuisine en entrant, à droite. Un jeune de notre âge y coupait des légumes sur une planche en bois à côté de l'évier.

Il s'est avancé, couteau en main. J'ai cru qu'il venait me dire bonjour, mais il s'est arrêté à la hauteur du frigo. Ses cheveux étaient noués en un chignon serré. Des cheveux noirs, drus, un début de canitie et quelques mèches éparses. Elis nous a présentés l'un à l'autre avant de se réfugier aux toilettes.

— Alors ? a dit l'Instrumentiste.

— Ça va.

— Mets-toi à l'aise, frère.

Il s'est essuyé les mains sur son tablier et s'est mouché au-dessus de l'évier.

Je suis allé dans le salon. J'ai posé mon sac à dos par terre et je me suis assis d'une fesse sur un canapé-lit qui faisait toute la longueur de la pièce. C'est là que j'allais dormir. Sur le balcon, un autre gars, silhouette dans le contre-jour orangé des après-midis de Miami, regardait quelque chose.

Elis s'est approchée, en même temps qu'elle remontait la fermeture éclair de son jean. Elle m'a tiré jusqu'au balcon et m'a présenté Juan. Ce que Juan observait, attentivement, était une carte des États-Unis accrochée à un clou.

Il s'est tourné le temps d'une seconde et m'a serré contre lui. Son corps était rigide, comme traversé par une tige en acier. Il était grand et fort. Je me suis vu trituré entre ses bras.

— Bienvenu, m'a-t-il dit, un nouvel ami, c'est toujours une bonne chose.

Il m'a adressé un sourire courtois avant de retourner à ses affaires. Quelque chose en lui ne tournait pas rond. Un constat qui s'appliquait à d'autres également, mais qui chez lui semblait particulièrement grave.

— Il est autiste, m'a renseigné Elis par la suite, dans sa chambre, vautrée sur son lit.

Elle portait à présent un short, un T-shirt ample et des chaussettes courtes. Je me tenais debout, depuis plus d'une heure, même si Elis m'avait proposé de m'allonger si j'en avais envie.

C'est alors que l'Instrumentiste a déboulé sans frapper et, me trouvant un aspect échevelé, a décidé qu'il fallait y remédier. Il m'a entraîné à quelques kilomètres de là. Barbier m'a souhaité la bienvenue avant de me couper les cheveux. Je lui ai demandé quel était son nom, il a répondu Barbier, simplement.

INTIMES LETTRES D'AMOUR

Freddy Olmos avale un verre de lait sans sucre et se met au lit. Dans sa chambre, une pièce minuscule et vibrante, flotte l'odeur de tous les hommes passés par là depuis qu'une dame, dont il ne se souvient pas trop du visage, lui a loué l'appartement et s'est tirée sans même lui dire au revoir.

Dehors, un taxi couleur vert foncé se met soudainement à faire des embardées et se retourne au milieu de la rue. Sur le drap blanc de son lit, désormais assoupi, Freddy Olmos n'est ni laid ni beau. Dans son rêve, un groupe de personnes de son entourage se signe et se rue aussitôt vers la mer.

Il part au travail très tôt. La matinée s'écoule en vendant des timbres au guichet d'une banque située au rez-de-chaussée d'un immeuble des Télécoms, à quelques rues de son appartement.

À la fin de sa journée, il prend avec lui un carnet de timbres de dix pesos. Les yeux lui brûlent. Il retrouve les murs dénudés de son logement et une table en verre au centre de laquelle est posée une corbeille pleine de fruits en plastique.

Il s'y installe et se met à rédiger une lettre interminable en apparence. Il y passe deux heures. De temps à autre, il se rend dans la cuisine et se sert de l'eau dans l'évier. Il remplit plusieurs feuillets, les range dans une enveloppe qu'il affranchit avec l'un des timbres. Il monte dans sa chambre et laisse la lettre sur sa table de chevet. Puis il se remet à écrire, mais sa main fatigue et il doit s'interrompre avant d'avoir fini.

SUSPECTS DE CONVENANCE

À l'époque, ils n'avaient encore que dix-huit ou dix-neuf ans et il n'y avait rien autour d'eux qui n'ait pas été là de tout temps. Ni l'un ni l'autre ne voulait porter le sac à dos, c'est pourquoi ils se relayaient toutes les deux rues. Des rues peu fréquentées. À l'angle d'Anglona et de Minerva, leurs corps chétifs ne projetaient même pas une ombre.

— Faudrait boucler ça au plus vite, a dit Maikro.

— Pas avant d'avoir petit-déjeuné, lui a répondu Barbier, qui n'était alors pas encore Barbier, ni rien qui puisse lui ressembler.

Un transformateur grésillait sur son poteau électrique. Ce bruit incessant s'est insinué dans leur tête, agissant sur eux sans que ni l'un ni l'autre n'en aient conscience.

Ils ont croisé une calèche qui circulait en sens inverse. Le cocher était un vieil homme vêtu d'une chemise vert olive élimée et d'un chapeau de paille tressée.

— C'est mauvais signe, dit Maikro.

— Quoi donc ?

— Ce vieux qui roule à contresens à cette heure.

Quelques panneaux de signalisation demeuraient, couchés ou à moitié effacés, mais il ne restait plus aucune trace du sens de circulation, rien qu'une rue unique feignant d'en incarner plusieurs, qui les mènerait toujours au même point.

Ils ont laissé passer la calèche. Lente, lentissime. Ils sont descendus jusqu'à Calzada où ils ont tourné à gauche. Un bus approchait, là encore de face.

— Eh là !

— Quoi encore ?

— Lui aussi roule en sens contraire, a répondu Maikro en le montrant du doigt.

— Arrête de râler, on n'a même pas commencé. Si ça se trouve, c'est nous qui allons dans le mauvais sens.

Ils sont arrivés devant la maison-cafétéria d'un certain Virgilio, une connaissance. L'endroit était clos. Ils se sont assis sous la marquise rouge d'une porte voisine.

Barbier observait le quartier. Il y avait là un fossé de part et d'autre de la rue, des maisons en pierre grillagées et des câbles électriques et téléphoniques qui enjambaient la chaussée. Des oiseaux posés sur les câbles.

Maikro a calé entre ses jambes le sac à dos, bleu, avec des tâches de gras et un logo Adidas en piteux état. C'étaient les seuls qui possédaient un sac de ce genre en cet endroit. Il a observé ses chaussures blanches. Il a déposé un peu de salive sur un doigt, dont il s'est servi pour enlever une salissure. Puis il en a frotté le ciel, faisant disparaître alors les oiseaux en équilibre.

Le ventre de Barbier a crissé comme une branche qui ploie sous son propre poids.

— Je vais sonner, a-t-il dit.

Il n'avait rien avalé depuis plus de douze heures. Il avait passé toute la nuit à boire de l'eau, mais l'avait pissée en route, entre deux cauchemars.

— N'y va pas. Virgilio déteste qu'on le réveille.

— Mais il devrait déjà avoir ouvert.

Barbier était nerveux. Aussi nerveux, songea-t-il, que lors de cette nuit lointaine, quand il était encore écolier. Dans son souvenir, ça avait été une nuit interminable. Le lendemain (telle était la raison de cette nervosité nouvelle), la maîtresse emmènerait sa classe sur les rives d'une rivière proche du village. Il faudrait se lever à cinq heures. Le bus partirait à six heures.

Cette nuit-là avait-elle été la plus heureuse de son existence ? Comment savoir ? Il ferait mieux de placer son bonheur dans du concret, dans des faits. Et non dans des rêves ou des désirs. Les gens comme Maikro se moqueraient

de lui s'ils apprenaient que son plus cher souvenir était celui où il ne s'était rien passé.

Il s'imaginait une rivière scintillante, avec des pierres blanches et lisses dans le fond. Il voyait tout le monde se jeter à l'eau et se mettre à clapoter, à crier, complètement hystériques. Mais cette excursion n'avait jamais eu lieu. Non pas qu'elle ait été annulée ou quoi que ce soit. Le lendemain, il s'était levé et s'était rendu à l'école et personne ne semblait se souvenir qu'une sortie à la rivière était prévue. Personne n'avait protesté. Ni la maîtresse, ni les autres élèves. Et puis, protester auprès de qui ?

— Tu ne dis rien, lui a fait remarquer Maikro. Ça va bien se passer.

Tout le monde avait oublié, alors lui s'en était souvenu au nom de tous.

— Est-ce qu'il y a une rivière à côté du village ? a-t-il demandé.

— Pas que je sache. Pourquoi ?

— Il n'y a que le barrage, alors ?

— Ah, mais non.

— Sérieux. Pour de vrai.

— Le barrage. Tu sais bien.

Ils étaient allés au barrage des centaines de fois. Quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas s'y était noyé. Ses vêtements accrochés à des bouts de fer sous l'eau, alors qu'il pêchait des truites.

— Moi, je crois qu'il y a une rivière.

Barbier se tenait la tête à deux mains, le regard fixé au sol, la lézarde sur le bitume.

— Tu as vraiment l'air affamé, dit Maikro. Tu veux qu'on aille manger un bout chez moi ?

Le soleil poursuivait sa course. Eux suaient à grosses goûtes et pourtant ils n'avançaient pas.

— Il y a une rivière dans ce village. Nous, on s'est toujours baignés dans le barrage, mais je te dis que dans ce village il y a une rivière, et qu'on nous l'a cachée.

Maikro a ouvert grand les yeux. Il a senti, entre son ami et lui, quelque chose comme un élastique, se tendre et lui claquer à la figure.

— Allez, on va chez moi, a-t-il dit.

— Comment ça ? Ne bouge pas.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait leur est alors parvenu. Virgilio est apparu sur le seuil. S'est immobilisé. Tous deux l'observaient comme s'ils le construisaient à partir de zéro. Comme si leur regard, plutôt que le voir, le dessinait.

Le tronc pour commencer. Ils lui ont collé un gros ventre, un T-shirt rouge et une poitrine flasque. Maikro s'est occupé de ses genoux cagneux, de son short en jean et de ses tongs en caoutchouc noir, et Barbier de ses bras courts et bruinés de taches de rousseur, de son tatouage délavé à l'épaule.

En réalité, Virgilio n'avait nullement besoin d'eux. Dès le premier instant, il était apparu sur le pas de la porte avec sa calvitie caractéristique, ses lunettes à double foyer, sa moustache jaunie de fumeur. Mais il ne bougeait toujours pas, comme si ses voisins affamés étaient véritablement en train de l'assembler à quatre yeux et qu'il dépendait d'eux pour commencer sa journée.

— Il est mystérieux, Barbier, ai-je dit à l'Instrumentiste sur le trajet du retour à Miami Beach.

— Oui, a-t-il répondu, en fait, il y a des années de ça, Barbier a perdu quelqu'un.

INTIMES LETTRES D'AMOUR

La nuit, Freddy Olmos sort faire un tour dans les environs du front de mer, mais ne distingue pas clairement les visages. Il sort son instrument de musique et les pièces se mettent à tomber dans l'étui. On lui demande quel est cet instrument, mais il ne sait que répondre. Lui joue de l'instrument qu'il a appris à jouer tout seul.

Naguère, un ami, dont l'instrument n'était pas plus identifiable, l'accompagnait. Ça n'avait pas beaucoup d'importance. Ils s'assuraient quelques pièces et le lendemain, après avoir vendu des timbres toute la journée, ils se retrouvaient dans un petit restaurant avant d'aller flâner en ville. Ils couchaient alors avec des types, mais si, passé minuit, ils n'avaient trouvé personne avec qui coucher, ils couchaient ensemble.

Freddy Olmos se souvient que le jour où son ami, qui jouait d'un instrument sur le bord de mer, avait pris la décision de partir, il était allé lui dire au revoir. À quinze heures, ils traversaient le tunnel de la baie. Une lumière

mortuaire descendait comme un cri sur la ville. C'est alors que Freddy Olmos a évoqué la fois où ils s'étaient revus dans une cafétéria après leur rencontre en prison.

— Tu as avalé un jus de tamarin et tu t'es évanoui.

— C'était à cause de la faim, lui a dit son ami.

— J'ai posé un glaçon sur ton cou pour te ranimer.

— Non. Tu as laissé le glaçon sur mon cou et ça m'a brûlé. Toi, tu te marrais dans un coin.

— On était plus jeunes. Tu es devenu blême en un clin d'œil.

— On ne devrait peut-être pas avoir cette conversation.

— J'ignorais qu'à notre âge on pouvait devenir aussi livide.

Il se dirigeaient en voiture vers l'aéroport. L'ami portait des lunettes. Les panneaux de signalisation au milieu de l'avenue étaient comme les peintures d'une tribu sur les murs d'une grotte, un périmètre que personne n'avait pénétré pendant des milliers d'années. La voiture est tombée en panne à quelques kilomètres du terminal, sur une bretelle d'autoroute que personne ne prenait jamais. Freddy Olmos et son ami ont pris les valises et ont continué à pied.

Ils ont marché pendant plus d'une demi-heure, le long du mur de l'aéroport. De l'autre côté s'étiraient un terrain vague et une voie ferrée rouillée, sans train, ni fumée, ni gare. Le mur de l'aéroport ressemblait au mur de la prison où ils s'étaient connus.

— Essaye de ne pas t'endormir dans l'avion.

— Je serais étonné d'y parvenir. Je suis si nerveux, lui a dit son ami.

— Tout va bien se passer.

— J'aurais dû prendre un cachet.

L'ami a dirigé son regard au loin, puis au sol. Freddy Olmos regardait dans toutes les directions. Il essayait de localiser quelque chose. Arrivés au terminal, il se sont installés sur les bancs métalliques du parking, à côté des taxis privés.

— T'y seras en un rien de temps, lui a dit Freddy Olmos en levant le doigt.

— C'est tellement bizarre !

Tous deux ont levé les yeux au ciel.

— C'est bientôt mon heure.

Une veine épaisse palpitait sur le front de son ami. Ils se sont serrés dans les bras, puis son ami a disparu derrière les portes en verre de l'aéroport.

Une pluie fine tombait sur le trajet du retour de Freddy Olmos. Les voitures allaient et venaient, les flaques d'eau s'élargissaient au milieu de l'avenue. Recouvrant de boue ses chaussures.

LE BARBIER DE HIALEAH

La lame rasait la joue droite. Sous la barbe fournie la peau était plus blanche ; c'est alors que la main de Barbier a hésité. Incapable de savoir s'il pourrait continuer. Il a cherché une excuse, sans rien trouver de convaincant. Il ne pouvait décemment pas le laisser à moitié rasé. Il s'est

dirigé jusqu'au petit réfrigérateur qu'il avait dans le salon et s'est servi un verre d'eau. Il ne lâchait pas le coupe-chou.

Client a voulu savoir si tout était en ordre. Barbier lui a répondu qu'il n'en avait pas pour longtemps. Puis il a observé la pièce, cherchant à se familiariser avec le lieu, pourtant déjà bien connu. Il y avait là un lit défait dans un angle de la pièce, des mèches de cheveux au sol, et sur une banquette en plastique des serviettes pliées. Une étagère avec des crèmes pour la peau, des lotions et des peignes, des lames dans leurs étuis.

Le reflet argenté d'une autre lame scintillait dans le miroir accroché au mur, au-dessus de l'étagère. Assis sur le fauteuil pivotant, Client était enveloppé dans une grande cape en polyester fermée au col qui descendait jusqu'aux chevilles. Ses bottes délavées prenaient appui sur le repose-pied.

Le salon se trouvait dans Hialeah, au croisement des 16e et 70e Avenues. Barbier s'était étonné de voir Client arriver à pied. On ne se déplaçait qu'en voiture dans cette zone.

Un quartier tranquille. Maisons basses, généralement peintes en marron ou jaune foncé, et des toits à deux pans tuilés. Avec leurs jardins mal entretenus, les cocotiers fournis, de petites clôtures en métal rouillé, des boîtes à lettres défoncées sur le trottoir et une allée à l'avant pour deux ou trois voitures, pas plus.

Le soleil faisait fondre le bitume à longueur de journée. C'était un quartier populaire, investi par les migrants. Les résidents travaillaient dans les chantiers d'immeubles flambant neufs du centre-ville, conduisaient des poids

lourds jusqu'à Tampa ou Orlando, ou se démenaient au salaire minimum au contact des toxicos et des sans-abris affamés qui affluaient jusque dans les chaînes de fastfood ouvertes 24/7. Des types qui réglaient leur hamburger et soda avec des pièces de monnaie ramassées au fond des poches et qu'ils comptaient une par une sur le comptoir du restaurant.

Un salon de coiffure de ce genre y était une excentricité. Les gens avaient plutôt l'habitude de salons chargés d'affiches et de miroirs, des lieux qui inspiraient confiance, mais Barbier pratiquait des tarifs raisonnables et le terme de « styliste » lui convenait assez bien.

Il recevait dans son salon et travaillait avec soin, comme si ses coupes étaient destinées aux revues de mode et ne se limitaient pas à embellir les têtes de gens dont personne n'avait que faire. Les têtes de ses compatriotes, celles des Centraméricains, celles des adolescents afro-américains affiliés aux gangs des quartiers voisins, de Brownsville ou de Gladeview.

Il n'était pas rare de voir des files de voitures d'occasion créer des bouchons dans la rue, vu le manque de stationnement. Barbier avait dû patienter des années avant d'atteindre un certain statut lui permettant, d'une part, de payer son loyer dans les temps et, d'autre part, de s'offrir certains luxes mineurs comme quelques bières les soirs de week-end, qu'il buvait devant un film de la chaîne HBO ou des clips sur MTV.

Dans le noir, les images bleutées de l'écran de télé infusant son esprit se reflétaient sur les murs de la pièce.

Dernièrement, il s'était également mis à fréquenter le stade des Marlins de Floride, une franchise de baseball récemment installée dans la ville, fondée moins de deux ans auparavant. Barbier était arrivé à Miami quinze ans plus tôt, lors du premier exode. Il en avait même oublié ses vieux comparses d'antan, Maikro et Virgilio. À l'époque, la ville ne possédait pas d'équipe évoluant dans la ligue professionnelle.

Il avait traversé la mer à bord d'un yacht, en même temps qu'une cinquantaine de migrants entassés sur le pont. Mais ils n'étaient pas seuls, tout autour, de très nombreux yachts transportaient des centaines de milliers de fugitifs. Ils ont débarqué à Miami recouverts de salpêtre et la peau sur les os.

On les avait hébergés sous des tentes de couleur vert olive, enfermés dans une enceinte de sécurité. Les bâches se trouvaient à Downtown, à proximité des colonnes de béton qui soutiennent les *expressways* sur lesquelles se déplaçait toute la ville, permettant aux gens de vaquer à leurs occupations dans leurs voitures (privées). Un monde qui pendant les premiers mois avait semblé étranger à Barbier, et qu'il enviait.

On lui avait donné une couverture, un drap, deux taies d'oreiller. Il faisait sa toilette dans les douches collectives du campement et passait sa journée à échafauder des plans qui s'effondraient à la nuit tombée. On se passait les étendoirs d'une tente à l'autre, mais on avait beau laver ses vêtements, ils conservaient leur raideur et leur saleté.

La poubelle s'entassait à côté des tentes et aux abords de la clôture. S'y côtoyaient les homosexuels, les délinquants, les racketteurs et les vaincus. Le sida n'avait pas encore fait son apparition, mais lorsqu'il le ferait, des années plus tard, il irait tout droit faucher nombre de ceux-là.

Barbier se demandait comment il pourrait bien gagner sa vie. Il avait reçu certaines propositions qu'il avait déclinées. Au pays, il s'employait à réparer les briquets des fumeurs du village. Il sortait de chez lui avec un tabouret et une table pliante et s'affairait jusqu'à midi, installé dans le parc municipal, sur un côté de l'église, à l'ombre des arbres. Sans aucun fleuve dans lequel se baigner, seulement le barrage à truites.

Il se repassait de temps à autre les images de cette carte postale et il lui semblait invraisemblable que cette vie ait été la sienne ou qu'elle ait cessé de l'être. Un policier avait envoyé un coup de pied dans sa table pliable, faisant rouler par terre les briquets. Son activité n'était plus considérée comme un travail.

Ils avaient raison. À Miami, où il se trouvait à présent, il ne lui serait pas possible de se consacrer à réparer ces objets. Ici, on se contentait de les jeter et de les remplacer. Sous les tentes, personne ne pensait à se faire couper les cheveux et ils n'étaient pas nombreux à se raser. Barbier avait eu l'impression de tomber sur un trésor lorsqu'il avait réalisé, en observant ses camarades et en s'observant dans le miroir de poche qu'ils avaient l'habitude de sortir le matin, que les cheveux poussaient sous tous les cieux. Voilà une chose qu'aucun pouvoir ne saurait éviter. S'il apprenait à couper les cheveux, il survivrait partout où il irait.

Il avait commencé à s'entraîner dans le campement, grâce au concours de quelques volontaires. Dans ce lieu, une coupe ratée était le cadet des soucis. Pourtant, il n'y avait pas eu de raté. Puis Barbier s'était dit qu'il aurait très bien pu imaginer d'autres façons de gagner sa vie, mais qu'il avait imaginé celle-ci, évidemment, parce que c'était ce qu'il savait faire.

Au moment de quitter le campement, il s'était constitué une belle clientèle qui l'avait suivi jusqu'à chez lui à Hialeah. Ces clients avaient ensuite parlé à d'autres clients potentiels, des membres de leur famille qui pourtant n'avaient pas fait le même trajet en mer ni vécu des mois durant dans un campement du centre-ville. Et lui, qui lui coupait les cheveux ? Personne, et il entretenait sa barbe au minimum.

Un temps, il avait considéré s'ouvrir à d'autres groupes, monter en standing, mais il avait compris qu'il dépendait de sa marque d'origine et qu'il ne pouvait s'y soustraire. Ainsi, lorsque Client a frappé à sa porte, après qu'il a fermé, Barbier l'a observé et a compris que son salon était fait pour lui, pour un type qui n'avait sa place pratiquement nulle part ailleurs dans la ville.

Les cheveux lui tombaient sur les épaules, abîmés. Les pointes mortes, brûlées par le soleil. Une barbe hirsute et dense finissait d'engloutir son visage. On ne voyait poindre que son nez rougi et ses yeux minuscules et hagards, s'imaginant sans doute qu'eux aussi pourraient se faire avaler à tout moment.

— Je viens d'arriver, a dit Client. On m'a conseillé de venir te voir.

— D'où viens-tu ?

— De la mer.

Barbier ne l'a pas interrogé davantage.

— Installe-toi, j'arrive.

Bien qu'il eût déjà rangé ses instruments dans le tiroir de l'étagère, il les a sortis à nouveau. Deux rasoirs, un peigne rouge et une paire de ciseaux qu'il s'est mis à aiguiser.

— Vous êtes combien ?

— Beaucoup, je ne saurais te dire.

Barbier avait eu vent du deuxième exode en écoutant les informations, sans trop y prêter attention. Les gens se jetaient à la mer dans des embarcations de fortune, l'infestant de cadavres.

Les plus exaltés parlaient des eaux rouges de l'océan, mais Barbier, qui avait connu ces eaux-là, savait qu'aucune mer ne se teintait de rouge. Quoi qu'il puisse arriver, l'eau garde sa couleur bleu foncé ou noire, avale et absorbe, sans modifications ni changements de coloration.

SALE GUERRE

J'étais muet lorsque je parlais et je ne me taisais pas dans le silence. De cette vérité découlait tout le reste. Les gens me demandaient comment j'allais, ce à quoi je répondais que bien, mais de toute évidence rien n'était plus faux. Personne, d'ailleurs, ne vous le demande quand tout va bien, étant donné que la réponse saute aux yeux. Le corps

parle, et les gens vous posent la question lorsque celui-ci a émis ses signaux. Il m'arrivait parfois de vouloir dire la vérité, mais les mots s'égaraient, et leur égarement entraînait le mien.

Je m'efforçais de comprendre ce qui m'arrivait. Ceux qui pouvaient me venir en aide, qui s'intéressaient sans doute sincèrement à moi, n'en savaient rien. Je les envoyais promener et les voyais s'éloigner irrémédiablement, convaincus que la bouche disait plus vrai que le corps, et qu'il fallait s'en tenir à ce que disait la bouche, alors que tout le monde, ou presque, sait que l'on ne peut en aucun cas lui faire confiance.

J'avais le sentiment assez net de ne jamais comprendre tout à fait les conversations auxquelles je participais, avec des gens sensés, sur des sujets courants, mais dont je ne parvenais à saisir qu'un faible pourcentage de ce qu'ils souhaitaient communiquer. Je pensais, d'ailleurs, que cela avait toujours été le cas, mais que je venais seulement de m'en rendre compte. Sans doute laissais-je sur la route une traînée désormais irrécupérable de malentendus.

Sept ans d'errance. J'avais vécu à Miami, et ailleurs dans le pays, et ça faisait un an que j'étais arrivé à New York. Je n'étais pas retourné à La Havane depuis. Faudrait y remédier, je me rappelle avoir pensé, et vite. C'était la veille du Jour de l'Indépendance. Je vivais plus ou moins en ménage avec une fille, la fille des derniers mois. Je l'avais rencontrée dans la pénombre d'une terrasse d'un immeuble de Williamsburg, lorsque la ville m'inspirait encore. La lumière totale de Manhattan se déversait sur les eaux

de l'East River tandis que je me persuadais qu'au moins une partie de tout cela n'existerait pas sans ma présence. Ce jour-là, à l'aube, nous sommes rentrés ensemble.

Je ne choisis pas New York pour raconter cette histoire parce que son nom nous est familier et le lieu facilement identifiable, et que beaucoup de gens, si ce n'est tout le monde, s'en font une carte postale mentale. Je ne le retiens pas du tout pour cette raison, étant donné que, si je devais choisir, je choisirais toujours les lieux sans nom que personne ne connaît. Les seuls lieux véritables, où il est possible de s'ébrouer et fabuler en long, en large et en travers, affranchis de l'appréciation des cartes ou de la prison des références. Je parle de New York afin de m'en tenir strictement aux faits, car c'est là que le cercle s'est refermé et non ailleurs. À dire vrai, à partir de là, que restait-il encore ?

Ce soir-là, les feux d'artifice illuminaient bruyamment le ciel nocturne d'Inwood. Dans Academy Street, une rue investie par les Dominicains, la veille du Jour de l'Indépendance voyait une poignée joviale de familles et de résidents installés chacun sur son tronçon de trottoir, équipés d'enceintes, de chaises pliantes et de bouteilles de bière au pied des immeubles sévères. Sous les arbres publics, les enfants couraient, euphoriques, entre les voitures.

La fille et moi sommes partis à l'aube, dans la splendeur d'artifice et le bruit des pétards, la ville s'autocélébrant, les egos enflammés dans la jungle de ciment. Je me suis remémoré à l'instant l'histoire qu'on m'avait racontée une fois d'un homme qui marchait sur le trottoir, atteint par une balle qu'un officier de l'armée avait tirée en l'air

à l'occasion du Nouvel An. Comment les balles perdues peuvent-elles tuer ? ai-je pensé. Depuis que je connaissais l'histoire de cet homme, je priais pour que personne n'ait l'idée de rien fêter lorsque je sortais dans la rue.

Je n'ai pas atteint la bouche de métro. Nous avons pris un taxi qui nous a conduits jusqu'au West Village. Affalé sur la banquette arrière, je détectais dans la succession d'immeubles, mais également dans chacun d'eux, le temps captif qui ne s'écoulait plus. Le temps exhibé dans la cage du patrimoine à l'heure de la foire mémorielle, comme une figure qui s'agiterait dans le cœur d'une pierre, ou qui serait la pierre même.

RATS D'ÉGOUT

Le Dealer voyage à mes côtés à l'arrière de la camionnette. Qu'il repose en paix, le Dealer. Nous voilà à nouveau seuls et pratiquement dans le noir, et nous avons un peu froid à cause du vent qui pénètre par les côtés. Il y a pourtant une petite ampoule verte à l'avant, reliée à la batterie du moteur, comme celle des guirlandes de Noël. Elle diffuse une lumière de merde, qui fixe l'ambiance à l'arrière, se posant sur nos bras en nous conférant une apparence morbide, un teint à chier. La camionnette fonce à toute allure. La lumière se raidit et s'agrippe à nous.

Les passagers descendent au fur et à mesure et à la fin il ne reste plus que nous, et le Gringo au volant. C'est

ainsi, à chaque jour suffit sa peine. La nuit tombe et nous retournons dans le quartier. La camionnette fait sa ronde dans San Miguel, Regla, Guanabacoa. La même zone dans laquelle le Dealer et moi nous sommes faufilés très tôt ce matin. Nous connaissons plus ou moins l'heure à laquelle la camionnette revient dans le quartier et nous l'attendons au niveau de la Vierge du Chemin.

Le Gringo, nous le connaissons à peine, les chasseurs de primes pas du tout, et personne n'est encore venu me demander quoi que ce soit, ni que je les emmène quelque part. Le Gringo est noir, mais tout le monde sait qu'il n'est pas d'ici. Ça se voit au premier coup d'œil : le Noir d'Afrique, le Noir des Caraïbes, le Noir venu du Nord. Puis il y a les différents accents. Ce type tord les mots avec la langue et on l'entend parfaitement lorsqu'il les expulse, cabossés, de sa bouche. Qu'ils s'en plaignent et préfèrent rester au-dedans. Le Gringo est du genre à habiter le silence.

Mais ce soir-là, il se met soudain à parler, le pied sur l'accélérateur. Le Dealer s'ébroue et déclare préférer la piqûre du moustique à l'avoir qui bourdonne près de son oreille. Tant de conversations sur tant de sujets, mais c'est ce commentaire qui, pour une raison ou une autre, fait mouche.

— Carrément, répond le Gringo.

Nous restons tous deux pétrifiés, car il y a comme un combat au corps à corps entre des choses que l'on ne saisit pas bien, sans doute la vitesse de la camionnette, les moustiques, les mots du Gringo, et nous hésitons : L'a-t-il dit ou non ? Il semblerait que oui, qu'il l'a dit.